Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 27 (1894)

Artikel: Les origines de l'homélie chrétienne

Autor: Trabaud, H.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379567

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES ORIGINES DE L'HOMÉLIE CHRÉTIENNE

PAR

H. TRABAUD

I

Le christianisme est la religion de l'esprit, lequel a pour organe la parole individuelle ; aussi celle-ci joue-t-elle dès l'abord un rôle essentiel dans le culte évangélique, qu'elle élève au-dessus du ritualisme longtemps seul en honneur. Après avoir lui-même pratiqué le ministère de la parole, le Christ en fait l'instrument par excellence de propagation de l'Evangile et d'édification des croyants ; il établit les douze « pour les avoir avec lui et les envoyer prêcher la bonne nouvelle à toute créature... et, ajoute l'écrivain sacré, ils s'en allèrent prêcher partout. » (Marc III, 14, 20 ; cf. XVI, 15.) « Instruisez toutes les nations... et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit, » telle est l'expression des dernières volontés du Maître (Mat. XXVIII, 19 ; cf. Luc XXIV, 47). « Jésus, dit Pierre à Corneille, nous a ordonné de prêcher au peuple et d'attester que c'est lui qui a été établi par Dieu juge des vivants et des morts. » (Actes X, 42.) Paul, à son tour, insiste sur la nécessité de la prédication pour faire connaître le Sauveur dont tous les hommes doivent invoquer le nom (Rom. X, 14 sq.). « Prêche la parole, reprends, censure, exhorte, » est-il enfin recommandé au jeune Timothée (2 Tim. IV, 2).

La première prédication chrétienne se rattache à l'enseignement de la synagogue, dont le service constituait un progrès important sur celui du temple de Jérusalem, qui consistait

essentiellement en actions symboliques, en signes et où, comme dans les sanctuaires païens, la parole était refoulée à l'arrière-plan. Au temple, l'homme se présentait avec son propre don devant un Dieu caché et mystérieux. A la synagogue c'était non pour donner, mais pour recevoir ; le seul meuble qui s'y trouvât était l'armoire contenant les rouleaux sacrés, dont on venait écouter la lecture et l'explication pour apprendre à connaître Dieu tel qu'il s'était révélé aux pères par ses paroles et par ses actes. C'est ainsi que ce culte frayait la voie au culte en esprit et en vérité.

On sait que l'espèce de prédication qui suivait la lecture de la loi et des prophètes et qui éclaircissait ce qu'il y avait d'obscur dans l'Ecriture en l'appliquant aux besoins des auditeurs, n'était pas liée à un emploi déterminé. Comme pour la prière qui la précédait et celle qui la suivait, tout membre de la communauté qui s'en sentait capable pouvait prendre la parole, pourvu qu'il fût intègre et respectable d'apparence. C'est grâce à cette latitude que Jésus put « enseigner dans les synagogues » (Mat. IV, 23) ; bien connue est la scène où, en traits si vivants, le troisième évangéliste le représente interprétant un passage d'Esaïe. On voit par cet exemple qu'il s'agissait d'une explication toute familière, sans prétention oratoire, ayant la forme d'une leçon, presque d'un dialogue, et non d'une harangue soutenue.

La synagogue forma en Terre sainte et surtout au dehors un centre de prédication toujours recherché par les apôtres qui y trouvaient, pour les écouter, une assemblée réunie. C'était un lieu de combat oratoire, où l'Evangile luttait avec la loi pharisaïque, où Paul en particulier, nous apprennent les Actes, discutait avec les Juifs et les prosélytes grecs, établissant d'après les Ecritures que le Christ devait souffrir et ressusciter (Actes XIII, 5, 14 ; XIV, 1 ; XVII, 1, 11 ; XVIII, 4, 19, 20). Apollos, de son côté, y annonçait et y enseignait avec exactitude ce qui concerne Jésus ; c'est là que le rencontrent Aquilas et Priscille (Actes XVIII, 25-27).

Mais la prédication de l'Evangile a en elle un élément d'inspiration, de spontanéité qui la distingue foncièrement de la

froide et servile explication de la loi à laquelle on s'en tenait dans la synagogue. Elle se propose, non de jeter de la lumière sur des textes obscurs ou difficiles, mais de propager une force divine dont le disciple du Christ doit avoir éprouvé lui-même l'efficacité pour la communiquer ensuite à d'autres. Son but est de persuader, de pousser le pécheur à s'humilier devant Dieu et à se soumettre à l'action de l'Esprit saint tel qu'il a été manifesté en Jésus-Christ ; elle part du cœur pour aller au cœur. C'est dire qu'elle renferme le germe de la véritable éloquence. Par ces caractères elle se rapproche bien plutôt de celle des anciens prophètes. Jusqu'à quel point, à ses débuts, lui ressemblait-elle extérieurement ? C'est ce qu'il est difficile de préciser, les allocutions des prophètes de l'ancienne alliance ne nous étant parvenues que sous une forme travaillée évidemment différente de celle sous laquelle elles furent prononcées. A en juger par les épisodes de l'histoire d'Israël où nous les voyons jouer un rôle comme conseillers ou censeurs des rois et du peuple, à en juger d'autre part par la prédication sans apprêt du précurseur qui est le dernier écho de la leur, il est probable qu'eux aussi avaient une parole simple et sans phrase. En tous cas, ce qu'ils avaient de commun avec leurs successeurs des temps apostoliques, c'était un état d'extase qui distingue absolument ces derniers des prédicateurs postérieurs.

Cette pénétration extraordinaire et magique des effluves de l'Esprit d'en haut les saisit quand ils se trouvent réunis entre eux ou dans le cercle des fidèles : là ils ne peuvent parler en tout temps ; pour le faire il faut qu'ils se trouvent sous cette inspiration spéciale et quand elle se produit ils ne peuvent faire autrement que de la manifester d'une manière ou de l'autre ; ils se sentent sous l'action d'un souffle divin qui doit n'importe comment se donner essor, que ce soit sous forme de prophétie compréhensible aux assistants ou de glossolalie inintelligible. C'est pourquoi ils ne réfléchissent pas à ce qu'ils ont à dire, conformément à l'ordre qui dans Matthieu est rapporté au Seigneur et qui n'est peut-être qu'un écho de l'état d'esprit de la première génération chrétienne : « Ne vous inquiétez ni de la manière dont vous parlerez, ni de ce que vous direz : ce que

vous aurez à dire vous sera donné à l'heure même; car ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous. » (X, 19, 20). C'est pourquoi aussi ils possédaient non d'office, mais personnellement ce qu'ils considéraient comme un charisme, un don spécial de Dieu; « car, dit l'auteur de la seconde épître de Pierre, ce n'est pas par une volonté d'homme qu'une prophétie a jamais été apportée, mais c'est poussés par le Saint-Esprit que les hommes ont parlé de la part de Dieu. » (I, 21.) Cette situation, disons-nous, contraste du tout au tout avec celle de l'âge suivant où l'on ne prêche plus qu'en vertu d'un mandat régulièrement conféré par l'Eglise et où un enseignement calme et méthodique supplante de plus en plus le langage extatique, le don des langues et la prophétie[1].

De cette prophétie au sein de l'ancienne Eglise nous ne possédons aucun document, du moins n'est-il pas sûr que nous en ayons : la seconde épître de Pierre et celle de Jude la représentent peut-être parmi les livres du Nouveau Testament et le morceau connu sous le nom de seconde épître de Clément, qui n'est proprement pas une lettre, mais une homélie, comme le montrent deux passages (XVII, 3 et XIX, 1) où les auditeurs sont directement interpellés, est un indice de la forme qu'elle revêtait au milieu du IIme siècle. Cependant, si ces écrits sont inspirés par l'enthousiasme primitif, ils sont, au point de vue formel, trop travaillés pour qu'on puisse les considérer comme l'expression de la prophétie proprement dite. Alors même que leur caractère est différent et leur ton moins enflammé, on peut, croyons-nous, considérer les épîtres pauliniennes comme des produits indirects de la même inspiration extatique, dont

[1] Nous trouvons dans le Nouveau Testament déjà des indices de cette double transformation. Quand fut écrite la première épître à Timothée, le charisme n'était plus donné par la seule inspiration personnelle, mais aussi par l'imposition des mains dans l'assemblée des anciens (1 Tim. IV, 15). D'autre part, Paul paraît craindre que les dons extraordinaires ne tombent dans un trop grand discrédit; car il recommande aux chrétiens de Thessalonique de ne pas éteindre l'Esprit ni mépriser le don de prophétie (1 Thess. V, 20; cf. 1 Cor. XIV).

l'apôtre des Gentils n'a pas été exempt; il y a lieu également de tenir compte des discours des Actes et de la forme d'enseignement qu'affectionnait Jésus lui-même pour se faire une idée complète de la prédication primitive de l'Evangile. C'est dire que la prophétie ne l'épuise pas.

L'impression générale qu'on en retire, c'est que nulle part elle ne se départit d'une extrême simplicité d'allure, à cette différence près que chez Paul et surtout chez Jésus cette simplicité s'allie naturellement au génie et à une grande pondération, ce qui n'était sans doute pas le cas dans les manifestations désordonnées de la prophétie.

Dans l'enseignement de Jésus, la forme, nue et dépouillée d'artifice, est parfaitement adéquate à la pensée, le symbolisme religieux a trouvé son expression la plus claire et la plus achevée. La pureté et la transparence de langage qui le distingue est tout à fait appropriée au but d'un message qui prétend à une portée universelle, qui se donne comme devant être la nourriture spirituelle des générations à venir, quelles que soient leur condition ou leur culture. Destiné à tous, il n'en doit pas moins faire réfléchir chacun après l'avoir frappé et touché ; or rien n'est plus propre à atteindre ce résultat que les sentences paradoxales, les comparaisons et les paraboles des synoptiques, ainsi que les allégories du quatrième évangile ; rien ne pouvait en particulier faire plus d'impression sur les auditeurs du Maître : « Jésus, dit M. Bovon[1], avait affaire à des esprits incultes, inaccoutumés aux opérations de la logique et ne pouvant saisir le style abstrait de l'école ; aussi se garde-t-il d'exposer l'Evangile en ayant recours aux procédés dialectiques que recherchaient avec prédilection les docteurs israélites de son temps. Christ montre la vérité bien plus qu'il ne la prouve, l'enveloppe d'images colorées, qui la rendent accessible aux intelligences les plus rebelles. Rien de raide ni de convenu dans sa parole. » D'autre part, M. Aug. Bouvier remarque[2] avec non moins de justesse que Jésus est plus pédagogue qu'orateur. Il enseigne plus qu'il ne prêche ; même le sermon sur la monta-

[1] *Théologie du Nouveau Testament*, t. I, p. 278.
[2] *Le Maître des orateurs populaires.*

gne, à supposer qu'il ait été prononcé tel que les Evangiles nous le rapportent, n'est qu'une série de préceptes plus ou moins développés sans suite logique. Et il ne pouvait en être autrement pour que l'Evangile fût compris de ceux auxquels il s'adressait. La méthode intuitive qu'il adopta et les applications lumineuses qu'il en fit n'en seront pas moins utilisées avec bonheur dans la suite et imitées déjà au IIme siècle dans le *Pasteur d'Hermas*, qui est une véritable prédication de repentance ; à ce titre, elles méritaient d'être notées dans cette étude.

Pas davantage trace de rhétorique dans les produits de l'éloquence apostolique. A l'exception de l'allocution de Paul à Athènes, qui, pareille à la première prédication que tiendrait un missionnaire en présence de païens à éclairer sur la nature du vrai Dieu, ne reflète d'autre art que celui d'un sain raisonnement et surtout d'une parfaite convenance à la situation ; les discours publics des Actes se présentent comme de simples dépositions en faveur du Christ ressuscité et contre les Juifs persécuteurs du Messie, quand ce ne sont pas des récits circonstanciés comme celui d'Etienne ou des apologies personnelles comme ceux de Paul à Jérusalem et à Césarée.

Le style de Paul dans ses lettres peut mieux que les discours des Actes, dont la forme appartient peut-être à l'auteur du livre, nous donner une idée exacte de sa parole. Or, rien n'est moins calculé que sa prose : la pensée y est rapide et abondante ; elle a peine à se contenir. Il a tant de choses à dire que parfois même il abrège, il est concis jusqu'à l'obscurité. Il ne se relit pas, rien ne l'arrête, il va toujours. Même l'épître aux Romains n'a pas été composée comme nous composons un livre. « On ne peut mieux comparer son style, dit M. E. Stapfer, qu'à une conversation sténographiée et reproduite sans correction [1]. » Non que son langage soit décousu, sans suite, ni qu'il parlât au hasard. Comme ceux qui savent improviser il a son plan dans la tête et s'y astreint. Il sait très bien ce qu'il veut dire et comment il veut le dire, alors même que ses lettres ne

[1] *Espérance* du 15 juin 1893 : « Le style de saint Paul. »

sont pas écrites suivant une méthode bien rigoureuse. Mais il ignore l'art de ménager les transitions qui sont souvent brusques, ainsi que celui d'arrondir les périodes qui sont plus d'une fois suspendues pour faire place à des digressions. A le lire, il semble qu'on l'entend prêcher d'abondance devant l'Eglise assemblée. Il est plus orateur qu'écrivain dans ses lettres, où bat tout son cœur et ressort sa grande intelligence. Mais il l'est sans recherche de la forme, il l'est, au contraire, malgré sa langue et son style ; car l'abondance merveilleuse de ses idées n'est égalée que par la pauvreté de son vocabulaire et par le négligé de ses phrases, où les fautes de grammaires, les incorrections et les solécismes ne sont pas rares.

La présence d'expressions recherchées, tirées de la langue des banquiers ou des poètes, d'images empruntées aux rites juifs ou païens, témoigne, il est vrai, d'une certaine culture profane. Mais encore ces traits ne sont-ils pas là pour eux-mêmes ; rien n'est plus éloigné de la pensée de l'apôtre qu'une prétention rhétorique quelconque. Il n'y pouvait d'ailleurs songer, n'ayant certainement pas reçu dans sa jeunesse une éducation hellénique soignée. Les juifs fréquentaient rarement les établissements profanes et selon toutes probabilités le jeune Saul ne suivit pas les écoles grecques de Tarse. « Il n'est pas admissible qu'un homme qui aurait pris des leçons, même élémentaires, de grammaire et de réthorique, eût écrit en cette langue bizarre, incorrecte, tourmentée qui est celle de Paul. » Au reste, il confesse lui-même son ignorance en matière de beau parler : « Sous le rapport du langage je suis comme un homme du peuple. » (2 Cor. XI, 6). Il ignorait donc la littérature et la philosophie grecques. S'il se trouve sous sa plume un vers de la *Thaïs* de Ménandre, ce n'est qu'un proverbe qui courait dans toutes les bouches. La citation d'Epiménide et celle de Cléante ou d'Aratus s'expliquent de la même manière. Sa façon de raisonner n'est pas celle de la logique d'Aristote ; c'est bien plutôt la dialectique des Talmuds qu'elle rappelle et encore involontairement.

Sans prétentions oratoires, sa parole, il nous le dit lui-même, n'imposait pas ; il avait, quand il s'exprimait, quelque chose de

craintif et d'embarrassé, peut-être à cause de ses défauts extérieurs sur lesquels il insiste (1 Cor. II, 1 sq.; 2 Cor. X, 1, 2, 10; XI, 30; XII, 5, 9, 10). Bref, nous avons affaire à un homme du peuple qui tire toute sa science de sa vie sanctifiée et chez qui, comme l'a relevé M. Sabatier, dont l'appréciation rappelle celle de Bossuet dans une phrase bien connue, « toute la force, tout le mouvement, toute la beauté viennent de la pensée. »

Paul n'est pas seulement étranger à la rhétorique classique ; il lui est ouvertement hostile et la vise évidemment dans le passage de sa première épître aux Corinthiens où il dit n'être pas venu à Corinthe, où elle florissait, annoncer l'Evangile « à grands frais de rhétorique ou de philosophie [1], » afin que la foi des chrétiens ne se fondât pas « sur la sagesse des hommes, » c'est-à-dire sur de beaux raisonnements, « mais sur la puissance de Dieu ; » c'est pour cela que sa parole et sa prédication « ne reposaient pas sur le langage persuasif de la sagesse, mais sur la démonstration de l'esprit et de la puissance » (1 Cor. II, 1, 4, 5). Notons encore ce mot de l'épître aux Colossiens : « Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie » (II, 8).

II

A la fin du IVe siècle, Augustin tiendra un langage bien différent : « Prétendre, dit-il, qu'on doit fuir toute philosophie, qu'est-ce autre chose que de dire qu'il ne faut pas aimer la sagesse ? » (*De ordine* I, 32.) Cette sagesse de Dieu que Paul oppose à celle du siècle, elle a dû conquérir le monde gréco-romain et pour le soumettre il n'a pas suffi qu'elle fût prêchée à ces simples auxquels l'apôtre des Gentils la présentait en se glorifiant du mépris des sages (1 Cor. I, 26-29). Comme il faudra compter avec ces derniers pour vaincre, on ne fera bientôt plus fi de leur science, on leur empruntera même leurs ressources et pour cela on se mettra à leur école non sans subir jusqu'à un certain point leur influence. De là une transformation radicale dans la manière de présenter l'Evangile, de le

[1] Traduction de Reuss.

prêcher. Au Ier siècle, nous avons des harangues improvisées sans aucune préoccupation de dialectique ni de style ; au IVe, des discours préparés et construits selon toutes les règles de la rhétorique. Celles-là sont l'expression naïve d'une inspiration immédiate et directe ; ceux-ci le développement raisonné d'une inspiration réfléchie et travaillant sur un texte ou une tradition.

Il n'est pas possible de suivre de près la marche de cette transformation, vu qu'elle s'opère insensiblement et que les morceaux d'éloquence intermédiaire ne nous ont pas été conservés. Le procès est donc difficile à reconstituer. Essayons tout au moins, en nous aidant surtout des récentes publications de Hatch[1] et de Boissier[2], d'en étudier les éléments et tout d'abord jetons un coup d'œil sur la forme d'enseignement des sophistes qui initiaient leurs contemporains à l'usage de la rhétorique et de la dialectique, ainsi qu'à la connaissance de la philosophie.

Ils n'enseignent qu'un art ; mais cet art, c'est l'éloquence, qui demande toute une vie d'homme pour être pratiquée à la perfection et qui exige une préparation minutieuse. Il faut d'abord apprendre la théorie complète de la rhétorique, les règles de la composition, puis du développement, c'est-à-dire de l'art de grouper toutes les idées subordonnées autour de l'idée maîtresse et de lui donner de l'importance par ce cortège. A cela se joignent des exercices pratiques plus importants et plus difficiles. Il faut que l'élève compose un disconrs, le retienne par cœur et le débite. Dans le débit rien n'est laissé au hasard : on a voulu tout prévoir, tout régler. On apprend d'avance à l'élève le ton qui convient à chaque partie du discours, jusqu'où le bras doit s'élever pendant l'exorde et comment il faut tendre la main à l'argument.

Le maître présentait comme modèle ses propres compositions ; celles-ci reflétaient fidèlement l'image que présente au point de vue littéraire l'époque qui suivit le règne d'Auguste, époque toute d'imitation et de convention où ne brille aucun écrivain de premier rang. On suivait les grands modèles sans

[1] *Griechenthum und Christenthum.*

[2] *La Fin du paganisme*, 2 vol.

inventer ; on copiait plutôt que de produire quelque chose de nouveau. Pas plus que la littérature, l'éloquence ne jaillissait d'une libre impulsion intérieure et de l'enthousiasme qui en découle.

Les compositions étaient d'abord des exposés juridiques de cas supposés, des accusations ou des défenses. Quand se généralisa la coutume d'étudier la rhétorique, de la considérer comme rentrant dans les connaissances de tout homme bien né, il en résulta, ainsi que de la vénération profondément enracinée pour la littérature des anciens âges, — suite ici comme dans le judaïsme postérieur, soit de manque de productuvité propre, soit d'orgueil national, — que les compositions des rhéteurs embrassèrent un domaine plus étendu. Elles furent dégagées de ce rapport fictif avec les cours de justice et transformées en imitations directes du style des anciens auteurs et en explications oratoires de leur pensée. De l'ancienne rhétorique, de l'étude de l'argumentation et du langage juridiques en vue de l'application pratique dans les tribunaux sortit la nouvelle rhétorique désignée habituellement sous le nom de sophistique. Elle se mouvait la plupart du temps dans d'anciennes lignes données. Les sujets dont elle s'inspirait étaient en partie imaginés (*hypothèses*), en partie tirés de l'histoire (*thèses*). Le cycle homérique, en particulier, était une mine inépuisable de pareils thèmes. Dans les deux cas, on attachait une grande importance à l'effet dramatique, on s'efforçait de faire parler chaque personnage, inventé ou historique, d'après une tournure de style particulière et l'on récitait ces exercices avec l'intonation correspondante. Tous les sophistes se piquent de beau parler. « Ils amollissent leur voix, dit Plutarque, par un ton musical, par la modulation des notes et des tons. » Philostrate rapporte dans sa *Vie des Sophistes* qu'à Rome, Favorinus, « par le ton de sa voix, son regard caractéristique et le rythme de ses paroles, charmait des gens qui ne comprenaient rien au grec. » Eunape dit d'un autre philosophe célèbre, Ædesius : « Sa parole exerçait une séduction voisine de la magie, la douceur, la suavité florissaient dans ses discours, elles se répandaient avec tant de grâces que ceux qui écoutaient sa voix, s'abandonnant eux-

mêmes comme s'ils eussent goûté la fleur du lotus, restaient suspendus à ses lèvres. » L'impression dramatique était augmentée par la mise en scène de deux ou trois acteurs. Ainsi l'une des pièces conservées de Dion Chrysostôme expose une lutte entre Ulysse et Philoctète, écrite dans le style et la langue des tragiques.

La sophistique ayant ses racines dans la spéculation aussi bien que dans la rhétorique, les rhéteurs étaient tous plus ou moins philosophes. Aussi en vinrent-ils bientôt à exposer en discours à la trame serrée des thèmes plus amples, du domaine de la morale et de la théologie, la philosophie du temps étant fortement teintée de religiosité. Leurs productions n'étaient plus des exercices (μελέται), mais des entretiens (διαλέξεις). Ensuite, après s'être longtemps contentés de développer leurs idées devant quelques disciples choisis, ils appelèrent la foule à les entendre. Devant elle ils prononçaient de véritables sermons, qui ont quelquefois amené des conversions éclatantes. Ils créèrent aussi un nouveau genre oratoire que le christianisme devait adopter. Certains philosophes, comme Porphyre et Jamblique, ajoutent même d'autres nouveautés encore : ils font des miracles, ils évoquent les démons et les génies, ils pratiquent la divination et attirent ainsi autour d'eux toutes les imaginations malades, avides d'inconnu, éprises de divin comme il s'en trouve tant dans les grandes crises religieuses. Leurs disciples ne sont pas des disciples ordinaires, mais des dévots, des illuminés dont il faut satisfaire à tout prix les ardeurs emportées.

Des sophistes, les uns avaient une demeure fixe et tenaient régulièrement des conférences, les autres allaient de lieu en lieu. Grand était leur succès auprès d'un peuple qui passait une bonne partie du temps sur la rue. En Grèce, un véritable enthousiasme accueillait les sophistes illustres lorsqu'ils sortaient de leurs écoles dans quelque solennité publique pour se faire entendre à la multitude. Une foule composée de toutes les nations se pressait dans les lieux où ils devaient parler. C'étaient des réjouissences qui rappelaient celles que le dithyrambe et la tragédie donnaient autrefois aux Athéniens. A

Rome, l'admiration pour le rhéteur Adrien était telle, que quand apparaissait son messager pour annoncer sa séance, le peuple quittait en masse le sénat ou le cirque pour affluer à l'Athénée.

Les philosophes, ainsi les appelle-t-on dès lors, parlaient en robe ; on les ajustait, à leur entrée, aux yeux du public. Puis ils gravissaient les marches conduisant à leurs sièges qu'ils élevaient à volonté, jusqu'à ce qu'ils fussent commodément assis. Assez souvent ils laissaient au public le choix du sujet tout en tâchant de l'influencer pour pouvoir y glisser ce qu'ils avaient préparé. Ils comptaient sur les applaudissements qui ne leur faisaient pas défaut. On les interrompait même en criant : Bravo ! — Merveilleux ! — Divin ! — Sublime ! — Incomparable ! Il y avait aussi des marques de désapprobation. Après le discours, l'orateur faisait la ronde pour demander l'avis des auditeurs.

Les sophistes recherchaient non seulement les applaudissements, mais aussi l'argent et les honneurs. Ils étaient reçus dans la bonne société, où ils donnaient le ton. On recourait à eux pour les affaires d'état, on les envoyait comme ambassadeurs, on les nommait sénateurs, parfois gouverneurs de province. Aucuns recevaient des honoraires et vivaient aux frais de l'état. Après leur mort ou même avant, on leur élevait des monuments publics avec des inscriptions relevant leurs mérites. Ils avaient une haute opinion d'eux-mêmes ; leur vie appartenant toute entière à l'étude et chacun aspirant à atteindre la perfection, ils sont fiers de leur art et se portent aux nues avec lui.

Cela n'empêchait pas les esprits vraiment éclairés de le tenir pour dangereux, parce qu'il tendait à remplacer l'éloquence simple et naturelle par des discours creux et sans force. « On s'éloigne de l'étude de la sagesse et des leçons de l'expérience, dit l'auteur du *Dialogue sur la décadence et l'éloquence*, et l'on force l'éloquence, jusqu'ici le premier des arts, à s'enfermer dans des règles étroites et des prescriptions gênantes. » Quintilien chercha à réagir par son livre sur l'*Education de l'orateur* contre ce que celle-ci avait de vicieux et y réussit en partie : il

prescrit de renoncer au style affecté et puéril des écoles de déclamation, de revenir à la tradition des plus anciens maîtres, de parler enfin un langage droit, viril, élevé.

On reprochait, en effet, aux sophistes gréco-romains, comme autrefois Platon à leurs devanciers, de manquer de sincérité et avec cela de faire trafic de leur éloquence. Ils n'étaient pas tous des charlatans; il y avait parmi eux des gens qui aspiraient à exposer leurs idées avec un grand sérieux moral; beaucoup cependant prêchaient, non qu'ils eussent vraiment à cœur de réformer le monde, mais parce que la vocation était considérée et que régnait la mode de passer le temps à entendre de beaux discours.

Un autre reproche qu'on leur adressait, c'était d'avoir perdu contact avec la vie et ainsi pouvait leur être imputé le fait que la philosophie même apparaissait comme quelque chose de faux. Leur existence studieuse les préservait des dangers auxquels exposent ordinairement les loisirs; mais comme ils vivent dans un monde imaginaire, ils n'ont guère le sens de la réalité, ils ne vont pas au fond des choses et s'en tiennent volontiers aux apparences. L'habitude qu'ils ont prise d'appuyer leurs raisonnements sur les opinions qui ont cours dans le monde les rend fort indulgents pour les préjugés. Il les acceptent aisément et les répètent sans trop y regarder. Avant tout ils respectent la tradition et vivent dans le passé. « Ce ne sont pas des philosophes, mais des musiciens, » disait le vieux stoïcien Musonius. Dès lors qu'arrivait-il? Habitué qu'on était à ce genre, on venait entendre des banalités, on admirait les philosophes tant qu'ils s'y tenaient; mais sortaient-ils du convenu pour prendre directement à partie leurs auditeurs, on se blessait et les dépréciait. Ils devaient plaire dans la salle au même titre qu'un acteur au théâtre et ils se faisaient à ce rôle; aussi n'étaient-ils considérés qu'en fonctions.

Une réaction se produisit contre la manière dont ils comprenaient leur vocation. Abstraction faite des auteurs chrétiens, chez lesquels « sophiste » est toujours un nom déshonorant, elle rencontre des adversaires dans l'école stoïcienne. Epictète, en particulier, les invite à se proposer un but utile et

non leur seule glorification personnelle, à être plus conséquents dans leur vie et à dire la vérité à leurs auditeurs au lieu de les flatter. Il les exhorte à prévenir ceux-ci qu'ils sont mauvais et que c'est pour apprendre à devenir meilleurs qu'ils viennent les entendre. « La salle d'un philosophe est pareille à une clinique ; on ne doit pas la quitter le cœur gai, mais l'âme humiliée, vu qu'on n'y est pas venu en bonne santé, mais chacun avec quelque plaie morale. En sortant il faut se dire : « Le philosophe m'a empoigné ; je ne dois plus faire telle ou telle chose, » et non pas : « Il a finement parlé de Xerxès ou du combat des Thermopyles. »

Telle était la vogue des sophistes que des chrétiens s'adonnèrent à leur art ; on le voit par un édit de l'empereur Julien, qui le leur interdisait « pour que des gens qui font profession de former leurs élèves non seulement à l'éloquence, mais à la morale, ne soient pas forcés d'expliquer devant eux des auteurs dont ils ne partagent pas les croyances et qu'ils accusent d'impiété. » Il faut donc ou qu'ils se convainquent eux-mêmes qu'Hésiode et Homère, qu'ils sont chargés de faire admirer aux autres, ont dit la vérité et que pour cela ils reviennent à l'ancienne religion « *ou qu'ils aillent dans les églises des Galiléens interpréter Matthieu ou Luc*[1]. » Julien indique en deux mots quelle sera l'homélie chrétienne : savoir l'application de l'art et des procédés des sophistes à l'interprétation des saints livres en lieu et place des auteurs profanes ; ce sont eux qui vont devenir et rester des mines précieuses où le prédicateur de l'Evangile viendra et reviendra toujours puiser des thèmes de développements oratoires. Qu'avec leur méthode, les philosophes aient légué à celui-ci tels de leurs défauts et que, dans certains milieux, ces défauts se soient perpétués jusqu'à aujourd'hui, c'est ce dont on conviendra sans peine. Nous n'en voulous pour preuve que la caractéristique ci-après qui correspond presque trait pour trait à celle qui précède :

« ...Même quand sa foi est profonde et son zèle pur,

[1] Julien, *Epist.*, 42, cité par Boissier. C'est nous qui soulignons.

l'homme de Dieu subit la futilité de son auditoire. Parlant à des personnes qui viennent à l'église dans les mêmes dispositions qu'elles vont au théâtre, il conforme sa parole à ces dispositions. Il ne songe plus qu'à bien chanter son air. Sa préoccupation finit par être celle d'un acteur sur les planches.... Il montre sa tête sous le meilleur angle et cherche des effets de draperie, pour la plus grande gloire de Dieu. Il s'en tient au développement fleuri de ces vérités générales qui n'étonnent ni n'offensent personne et qui ne pénètrent point dans les cœurs. Un sermon n'est plus pour lui qu'un morceau d'éloquence et la parole de Dieu qu'un genre littéraire....

» O dérision du sermon sur la montagne! L'homélie sacrée devient ainsi on ne sait quelle parole menteuse, où l'Evangile est également absent de la parole de l'orateur et de l'attention des écoutants et où l'ensemble même du spectacle, — auditoire riche et content de soi étalant sa vanité dans des places inaccessibles aux pauvres, ténor avantageux filant sa cavatine sacrée, — est un inconscient défi à l'esprit essentiel de l'Evangile. »

Qui parle ainsi?— C'est M. Jules Lemaître, dans sa « Semaine dramatique » des *Débats*, à propos des prédications de carême à Paris!

(*A suivre.*)